

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRES.—GAÏTE.—SANTÉ.—BIEN-ÊTRE.—SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je fais ce que je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je puis et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par

N. AUBRY, Rédacteur.
Wm. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou le volume se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans période pour l'abonnement. Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance. On ne reçoit pas de souscription, pour moins de six mois. — Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Tous les communications, demandes ou réclamations, devront être adressées. — On insère gratuitement tous les articles d'actualité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis qu'au moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Prix des Abonnés. — Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante, à moitié du prix ci-dessus. — Les annonces non accompagnées d'ordres sont continuées jusqu'à avis contraire. — PRIME. — On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en font payer au moins de deux piastres ont droit en échange à un numéro en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permission d'être de sa fille.

LE PARTERRE D'UN THÉÂTRE.

Choisissez le théâtre qui vous sera le plus agréable, mais cependant n'y prenez pas un partierre dans lequel les femmes sont admises; c'est-à-dire ne vous contentez pas, à Franceville, de dire qu'un soir sans lement était un printemps sans roses; mais en vérité, ces roses-là sont l'art, placées dans le parterre d'un théâtre, et d'ailleurs si toutes les femmes sont des fleurs, comme je me plais à croire, ce ne sont pas ordinairement les plus fraîches et les plus suaves qui vont au spectacle au partierre.

Jeus avons donc un partierre d'hommes; nous le prendons au commencement du spectacle, avant qu'il soit entièrement plein.

Du reste, nous avons des partiersres qui en le sont jus au milieu. Lorsque le spectacle est avancé; il en est à l'endroit où le "saut" bien général que le public de première représentation. Ce n'est pas là, comme s'il s'agissait de l'homme de lettre seule habitude, ils sont boumés comme des ombres par un temps de pluie; on ne les voit plus de monde qu'il n'est plus qu'un miroir qui n'en devrait tenir; il n'est plus que ceux qui se sont au milieu de cette foule d'hommes qui se mouchoir et se frottent leur tabatière dans leur poche; c'est un exercice qui leur est défendu, à moins d'être un Hércule du nord, un Alcibiade, un Quixote, ou de le permettre, avec des dans du voir, d'empêcher et contenir les mouvements de ces voisins.

Quand vous êtes entré dans un partierre de la foule, et compagnie, les portes sont encombrées, on toutes les issues sont parfaitement bouchées, vous devez vous résoudre à non plus sortir; mais le Partierre présente que vous pourriez en avoir; si cependant vous ne pouvez résister au désir de prendre l'air, de respirer un moment dans une atmosphère moins épaisse, alors, pour revenir à votre place, nous rentrer dans ce fortifié partierre, séjournés des plus et des Romains, il faut vous attendre à faire une petite partie de boxe avec les personnes entassées à la même. Ce n'est pas toujours agréable, surtout si vous n'êtes pas d'une certaine force à ce jeu là; enfin, ce sont quelques coups de poing que cela vous coûtera.

Mais la pièce que l'on donnera ne les vaut peut-être pas. N'importe, vous l'avez combattu, vous avez été un peu près vaincu, et il est sûr que vous êtes fatigué; mais plusieurs personnes qui ne veulent pas se déranger; ensuite pour se débarrasser de vous plus promptement, on vous aide à entrer ce qui signifie que l'on vous pousse en avant; vous tombez sur plusieurs têtes dont vous avez comblés comme de neige. Rapportez-vous à ce que vous avez vu, et vous serez content. Ce n'est pas toujours agréable, surtout si vous n'êtes pas d'une certaine force à ce jeu là; enfin, ce sont quelques coups de poing que cela vous coûtera.

L'intrigue qui est venue se mettre à la place que vous occupez ne vous répond pas, et à l'air de loguer quelque un à la galerie. Vous vous impa-

tientez, vous poussez ce monsieur, un répétant: "Pénis là. Alors il se retourne et vous dit: "

"Qu'est-ce qui me prouve que c'était, votre place? ... Avez-vous laissé un quel... votre-mouchoir? "

"Je n'avais rien laissé, parce qu'on ne le retrouve pas toujours ce qu'on laisse dans un partierre; mais vous m'avez dit que vous êtes jeté à côté de lui.

"Celui dont on invoque le témoignage est un de ces personnages qui craignent toujours de se compromettre en prenant part pour quelqu'un. Il répond en se grattant le nez: "Ah! vous savez là, moi, c'est positif. Mais quand il y a tant de monde, on ne peut pas remarquer toutes les personnes qui vous entourent. Tout cela ne vous satisfait pas. Vous tenez, bien, vous repoussez votre voisin, et vous écriguez: "Je vous ennuie."

Le partierre ne cède pas; en général, les gens qui se mettent à la place d'un autre n'ont pas pour habitude de la lui restituer, avant de se rendre coupable d'une action aussi hardie. Ils en ont mesuré, calculé, même les conséquences, tous les dangers, et ils sont sûrs de les affronter. Ils se rappellent que le succès justifie tout, mais qu'il n'est pas oisive, mais qu'il est décalquée pour ceux qui sont usés.

Ces messieurs s'échauffent, des mots piquants sont échangés; la querelle va devenir sérieuse, déjà on a entendu murmurer ces phrases: "Je suis Français, et je suis sûr de l'emporter." "Je suis Français, et je suis sûr de l'emporter." "Je suis Français, et je suis sûr de l'emporter." Mais les voisins qui nient mieux voir la pièce nouvelle que d'avoir à entendre une querelle, se serrent un peu de chaque côté, de façon à ce que ces deux messieurs puissent s'asseoir; alors chacun ayant une place, la moitié de la dispute n'existe plus; on se calme, on s'apaise, et on se penche en bien vite oublié, d'autant plus qu'il est très commun dans le partierre d'un théâtre.

Il y en a quelques partiersres qui sont toujours pleins, même lorsqu'on ne joue pas une pièce nouvelle, ceux-là ont rangé les heureux du siècle, et en général on remarque qu'ils sont les moins méchants. Pourquoi? C'est qu'ils ont une certaine facilité à s'expliquer. Les théâtres où il y a toujours beaucoup de monde doivent être nécessairement ceux où le monde s'amuse le plus; on peut-on être méchant quand on est heureux? Et l'on est très heureux quand on s'amuse. Encore une maxime qui n'est pas nouvelle, mais elle est consolante.

C'est une singulière chose qu'un partierre de théâtre; pour celui qui pourrait observer, écouter, et d'ailleurs à faire, combien de types sont cachés là, assis indistinctement dans la foule; que de gens d'esprit, d'originaux, de sots, de nullités, etc. etc.

Mais le hasard qui vient de vous placer à côté de quelqu'un avec qui, durant la soirée, vous avez eu quelque conversation, ne se renouvellera peut-être jamais. Vous ne rencontrerez plus cette personne avec qui vous avez eu une conversation si intéressante et dont les remarques, les réflexions si précieuses vous ont fait oublier la longueur des conversations. Vous regrettez de ne point savoir quel trouver encore; vous seriez charmé de le retrouver encore; vous espérez que le hasard vous le remplacera près de lui. Mais, non. Vous

allez presque tous les soirs au spectacle, ce monsieur y va toujours sûrement de son côté, et cependant vous ne vous rencontrerez plus.

"Mais en revanche, vous ne pouvez entrer dans le partierre d'un théâtre, sans qu'un individu renouille; remuant, insupportable par son caractère et d'ailleurs vous avez en déjà le malheur d'être le voisin, ne vienne se placer encore près de vous.

C'est le hasard qui veut ainsi, et il ne vous est pas toujours favorable.

Vous croyez peut-être que le même motif a conduit dans cette salle tous les hommes que vous voyez rasés comme dans le "partierre"; qu'ils sont venus parce que le spectacle annoncé leur promettait une soirée agréable; mais non, ils y sont parmi ces personnes qui sont, en effet, attirées par les pièces que l'on joue, combien s'y trouvent là, par moi sure moi!

Ainsi, ce mélange que vous voyez là-bas dans le théâtre, ayant un rendez-vous avec un ami pour cause d'un placement de fonds; c'est pour lui venir au rendez-vous; mais son ami n'est pas venu; ce monsieur a dité dans ce quartier, parce qu'il était fort tard pour rentrer chez lui; puis, se trouvant près d'un théâtre, il y est entré pour se distraire et s'occuper même ce que l'on jouait. Mais un autre d'écouter la pièce, il pense toujours à ses affaires; à son placement de fonds, et dans le spectacle, il est si bien embarrassé pour vous dire ce qu'il a vu.

Cet autre a dité chez un traiteur avec un ami; ses amis se sont mis en gaîté, ils se sont tout d'un coup une petite pointe et ils se sont dit ensuite: "Allons au spectacle." Pendant que l'on joue, ils parlent sous leurs dents, ils toussent, ils crachent, ils ont trop chaud, ils ne sont pas en mesure de se divertir, ils ne sont pas en état de comprendre la pièce, mais ils s'écrit de temps à autre:

"Allons, Dieu que c'est mauvais!"

Demandez-lui ensuite ce qu'il a vu, ce qu'il a joué, et il se croit aussi embarrassé que le monsieur au placement.

Voilà un spectateur qui paraît bien attentif, qui semble ne point perdre un mot de la pièce. C'est un homme d'une trentaine d'années, fort bien mis, et d'une figure et d'une tenue qui seraient en état de faire le soir une critique enroulée de l'ouvrage que l'on joue en ce moment. Vous n'y êtes pas.

Ce monsieur est marié; il a une femme jolie et coquette. Il est bien marié que l'on aime sans l'autre; cependant dans ces jours de ces femmes laides, il n'est pas content de sa femme. Ce monsieur est jaloux, c'est un malheur, c'est un malheur, c'est une malédiction; c'est plus qu'un malheur, c'est une infirmité. Quand on est jaloux, on est donc malheureux et infirme, et quelque fois on est encore d'autre chose. Le mari jaloux est resté chez lui plus de six mois d'ordinaire. Ceci est une suite à quand vous êtes en malheur, il ne faut rien changer à vos habitudes; les dames arrivent beaucoup.

Ce monsieur est donc resté trop tôt; il a rencontré chez lui, avec sa femme, un de ses amis qui, depuis quelque temps, a pour lui une reconnaissance